

La nouvelle ignorance sexuelle

Nancy Huston

Number 74, Fall 2018

Révolution sexuelle, prise 2 ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89667ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huston, N. (2018). La nouvelle ignorance sexuelle. *L'Inconvénient*, (74), 10–14.

LA NOUVELLE IGNORANCE SEXUELLE

Nancy Huston

*Nous sommes tous, hommes et femmes,
en proie à des forces incroyablement puissantes,
élaborées au long de millions d'années.
Alors essayons d'être gentils les uns avec les autres¹.*

1. Pauvre érection intempestive

Grâce à « l'affaire Weinstein », on assiste ces derniers mois à quelque chose de nouveau et d'important : par les médias sociaux et les médias traditionnels déferlent et convergent soudain de très nombreuses voix de femmes de tous les milieux, continents, âges, disant #MoiAussi j'ai été harcelée ou, pire, moi aussi j'ai dû repousser des avances sexuelles que je n'avais pas cherchées et auxquelles je n'avais pas envie de donner suite. Il était sans doute nécessaire de passer par cette première phase de dénonciation – « Tandis que nous autres, nanas, ne voulons que vivre tranquillement notre vie, nous habiller comme nous l'entendons et basta, des mecs viennent nous embêter dans la rue, les bureaux, les cafétérias, sur les plateaux de tournage... y en a marre ! » – mais il serait dommage d'en rester là.

Si, délaissant douleurs et ressentiments intimes, on s'élève un peu, on peut contempler notre pauvre espèce cheminant

à travers les âges, tanguant d'époque en époque, cherchant, trouvant, imposant et révisant d'innombrables solutions au problème que pose le fait que *la bandaison de papa, ça ne se commande pas*.

À la vue d'une partenaire sexuelle potentielle, les jeunes mâles hétérosexuels de notre espèce comme de toutes les espèces mammifères ont une réaction physique. Mais voici le hic : notre espèce fabulatrice étant programmée pour tout interpréter, on perçoit chaque événement comme l'effet d'*une volonté*. Un garçon qui bande à la vue d'une jolie fille estime que c'est la « faute » de celle-ci ; qu'elle l'a bien « cherché » en se donnant cette apparence-là. Et la fille – qui, elle, n'a jamais fait l'expérience d'une érection – pense que le garçon est responsable de son désir, donc blâmable s'il l'exprime. Le malentendu serait comique s'il ne causait tant de souffrances.

Une guenon n'a pas de réaction particulière quand un gorille mâle l'agresse sexuellement. Si elle n'a pas envie de copuler, elle cherche à se dégager. Si elle échoue et se fait

violer, elle proteste mais n'en est pas humiliée, n'en sort pas traumatisée pour le restant de ses jours. En tant que femme humaine, sauf si j'ai la chance d'être un bébé inconscient ou une vieille impotente, je suis obligée de réagir à une agression sexuelle. Même si je parviens à me convaincre que cet incident ne me concerne pas « personnellement », il m'atteint personnellement. Oui : justement parce qu'une femme est une personne, elle n'a d'autre choix que de « prendre perso » tout ce qui lui arrive et de l'intégrer à son histoire.

L'érection intempestive est sans doute devenue problématique au début du néolithique, lors de la fondation des premières cités et de la naissance du patriarcat ; toutes les grandes religions ont trouvé indispensable de légiférer à son sujet. (Dans l'Ancien Testament, certains commandements ne parlent que de cela, ne concernent donc que les garçons : *attention*, disent-ils en substance, *ne suivez pas votre queue*.) Hélas nos sociétés laïques, angélistes, se sont abstenues de réfléchir sérieusement là-dessus. Tout en se félicitant des progrès réalisés par les sciences, elles ont préféré ne pas tenir compte de leurs résultats.

Parce que le sperme s'accumule dans les testicules, les jeunes hommes ont un besoin physiologique d'éjaculer. Même si les jeunes femmes adorent faire l'amour, elles peuvent différer leur plaisir sans souffrir physiquement. Cet état de choses n'est pas l'effet de la « valence différentielle des sexes » chère à Françoise Héritier, il est l'effet de la physiologie. Le besoin d'orgasme des jeunes mâles humains peut être tranquillement comblé par la masturbation, et a dû l'être au cours de la majeure partie de l'Histoire ; hélas les trois monothéismes condamnent cette solution-là aussi. Ils condamnent à vrai dire toutes les solutions (selon les textes judaïques, même la « pollution nocturne » est une faute), faisant mijoter les hommes dans une culpabilité qui a dû les rendre très manipulables. Par ailleurs, dans leurs versions orthodoxes, ils couvrent le corps et les cheveux des femmes postpubères pour éviter aux hommes de bander à leur vue.

Certes les femmes aussi regardent les femmes et les femmes regardent aussi les hommes et les hommes aussi s'occupent de leur beauté... mais cela n'a *rien à voir*. Les femmes anonymes ne suivent pas dans la rue des hommes anonymes, ne leur pincent pas les fesses dans l'ascenseur, ne les violent pas, n'échafaudent pas des industries multimilliardaires pour vendre leur chair, virtuelle ou réelle, à des consommatrices avides et addictes. Certes les hommes se font harceler aussi (les voix de nombre d'entre eux sont venues se joindre à celles des femmes). N'empêche : dans leur écrasante majorité, les gestes déplacés viennent des hommes. Et si le pouvoir joue un rôle – soit que le garçon n'en a pas et que la fille en a (voir le brouhaha de l'été 2017 autour du quartier de la Chapelle à Paris, où les femmes globalement blanches et bien habillées se faisaient agresser par de jeunes riverains à la peau sombre et au portefeuille vide), soit, à rebours, que le garçon en a et que la fille n'en a pas (les Weinstein de ce monde, grands ou petits patrons, faisant miroiter emplois, contrats, avantages à celles qui veulent bien coucher ou toucher) – il n'en reste pas moins que ce qui est frôlé, touché, exhibé, pénétré, dans toutes ces situations, ce sont quand même les organes sexuels,

c'est-à-dire les organes génitaux, c'est-à-dire, je m'excuse, les organes liés à *l'engendrement*... et non, par exemple, les genoux ou les omoplates. Dire que pour résoudre le problème il faudrait qu'advienne une société « unisexe » ou « multisexe », ce n'est pas porter des œillères, c'est se fourrer le doigt dans l'œil.

2. Candeur, quand tu nous tiens !

À la suite de la publication en 2007 de son deuxième roman, *Folle*, l'auteure québécoise Nelly Arcan passe à l'émission de grande écoute *Tout le monde en parle*, invitée par l'animateur Guy A. Lepage. Dans une nouvelle posthume (elle s'est enlevé la vie à trente-six ans, en 2009), Arcan racontera qu'elle avait longuement réfléchi à la robe qu'elle allait mettre ce soir-là, pour paraître devant des millions de téléspectateurs. Celle sur laquelle son choix s'est arrêté – une petite robe noire, très moulante et décolletée, mettant en valeur ses seins (qui, ce n'est pas un détail, avaient subi de nombreuses chirurgies et dont elle était fière) – a eu un effet catastrophique. Il faudrait pouvoir regarder l'émission avec des arrêts sur image, non seulement sur le visage d'Arcan, mais sur celui de Lepage et des autres invités, tous des hommes. Ceux-ci sont mal à l'aise : ils ne veulent pas fixer les seins de Nelly mais ne savent pas quoi faire de leur regard. Malgré eux, leurs yeux se glissent encore et encore vers sa magnifique poitrine à moitié nue. Ils les ramènent et les obligent à fixer le vide devant eux, ce qui leur donne l'air idiot. Vers le milieu de l'émission, Lepage demande à Arcan pourquoi elle a choisi de s'habiller ainsi. Se figeant tel un lapin coincé par les phares d'une voiture, elle se met à balbutier...

Je n'avais pas vu cette émission lors de sa diffusion. Je n'ai découvert cet extrait que dix ans plus tard, à Genève au printemps 2017, intégré à une pièce de la chorégraphe argentine Marcela San Pedro, *seXclure*. Pendant la discussion qui a suivi la pièce, j'ai dit : « C'est impressionnant. Personne ne savait mieux que Nelly Arcan qu'un plateau de télé est une forêt dangereuse, et les animateurs de talk-show des chasseurs. Or pour s'aventurer dans cette forêt, elle a choisi de se déguiser en biche. » Ma remarque a suscité les protestations de plusieurs femmes dans la salle. « Mais enfin ! C'est comme si vous disiez : *elle l'a bien cherché !* » J'avoue avoir du mal à comprendre ces poses naïves. Franchement. On a le droit de montrer nos seins, signe par excellence de la fécondité chez une jeune femme, de sa capacité de nourrir des petits... et les hommes n'ont qu'à ne pas réagir. Autant dire : *j'ai le droit de traîner un morceau de chair crue devant le nez d'un fauve affamé, et gare à lui s'il ouvre la gueule !*

Reprenant la métaphore de la forêt, les hommes pourraient en toute bonne foi fonder une association nommée Frères d'Actéon. Voici ce que pourrait en être le récit fondateur : « Je chassais le cerf avec mes chiens et, dans une clairière de la forêt, je suis tombé par hasard sur Diane qui se baignait nue avec ses jeunes et belles courtisanes. Comme elles étaient là, je les ai vues, je n'ai pas détourné les yeux. Oui, j'ai regardé. J'ai eu plaisir à les voir. Elles étaient belles et mes yeux ont caressé leurs formes. Pour me punir de cet instant de bonheur, même si je n'y étais pour rien, Diane me transforma en

cerf, et mes propres chiens me dévorèrent. Elle que je n'avais pas dévorée, elle que je n'avais pas traitée en proie, elle fit de moi une proie impuissante, à la merci des prédateurs que j'aimais. Mes chiens ont enfoncé leurs crocs dans ma chair, ils ont déchiqueté mon corps, arraché mes membres, lapé mon sang... tout cela parce que mes yeux s'étaient posés sur une beauté qui s'était présentée à moi sans que je l'eusse cherché. »

Innombrables sont les femmes qui se comportent en Diane de nos jours, appelant à punir des hommes qu'elles ont provoqués... et là, au lieu de dire « en toute innocence », je préfère dire « en toute ignorance ». À leur décharge, il faut reconnaître que depuis l'invention de la photographie et du cinéma, nous autres, femmes, sommes programmées pour raisonner ainsi. Fonçant dans la brèche de notre déni de l'animalité, coupées de notre corps depuis l'enfance, habituées à nous voir de l'extérieur et à « corriger » notre apparence dans tous les miroirs, c'est en toute bonne foi que nous nous offusquons quand les hommes réagissent à cette beauté, oubliant qu'au départ la coquetterie féminine servait justement à attirer leur regard et à attiser leur désir.

Une superbe actrice américaine ne trouve pas bizarre de monter dans la chambre d'hôtel d'un puissant producteur de cinéma au milieu de la nuit, de s'asseoir à côté de lui sur un canapé et de lui montrer ses publicités de soutiens-gorge. Les candidates au titre de Miss Pérou n'ont pas trouvé incongru de réciter les statistiques des violences contre les femmes dans leurs régions respectives en se plantant, hyper maquillées, en talons aiguilles, nues hormis leurs bikinis, devant les caméras du monde entier.

Si le harcèlement sexuel sous une forme ou une autre est sans doute universel, c'est cette *dissociation* qui caractérise notre société à nous. En effet, tout en parlant de liberté, l'Occident moderne instaure le *double bind* comme norme souriante. Elle incite les hommes à bander en affichant partout de sublimes jeunes femmes super sexy en petite tenue... *et* leur intime l'ordre de ne pas donner suite à leur émoi. Elle encourage les femmes à être sujets... *et* les pousse de mille manières à se transformer en objets (et elles obtempèrent, hélas ! dans les deux sens). Notre société est « allumeuse » à un point sans précédent dans l'Histoire humaine, et le plus drôle, c'est que nous ne nous en apercevons même pas.

3. La théorie qui nous rend ignorants

Aujourd'hui, en France, on allume la radio et on entend deux jeunes auteurs prétendre que le harcèlement sexuel perdurera tant que subsistera une différence entre les sexes, tant que l'on persistera à enseigner aux garçons et aux filles qu'ils ne sont pas pareils. On ouvre le journal et on tombe sur le témoignage d'une eurodéputée écologiste : « Il y a deux hommes dans mon cabinet. M'est-il déjà arrivé de leur pincer les fesses dans un ascenseur ou de les coincer dans mon bureau ? Jamais » (*Le Monde*, dimanche 29 et lundi 30 octobre). Comment fait-on pour perdre à ce point le sens commun ?

J'avoue que je l'ai moi aussi égaré des années durant, et que j'ai sacrifié à l'idéologie de l'unisexe. Entre, mettons, quinze et trente ans (justement les années où j'étais le plus

féconde), j'ai réussi à oublier que je faisais partie d'une espèce mammifère dont les mâles sont programmés pour désirer par le regard. Ce n'est qu'à cinquante ans passés, alors que j'entraîs déjà en ménopause (et sortais, du coup, du regard des hommes inconnus), que j'ai pu vraiment *entendre* ce que me disaient mes amis.

Un jour où je déjeunais avec H., par exemple, il m'a dit : « Un homme est à la merci de son sexe. On lui fout de beaux seins ou de belles fesses sous les yeux, il réagit, il ne peut pas faire autrement. » Alors que j'étais en vie depuis un demi-siècle, je n'avais pas encore assimilé ce fait géant, connu de toutes les femelles de l'espèce humaine depuis le paléolithique, nié seulement par la pensée individualiste occidentale depuis quelques petites décennies.

« Même l'Église catholique a été obligée de reconnaître que ce n'était pas un péché de bander dans ces moments-là, a renchéri un autre jour mon ami J., quatre-vingt-dix ans, car ce mouvement du corps est indépendant de la volonté de l'homme. Ça peut lui tomber dessus à n'importe quel moment. On peut être fatigué, éreinté, déprimé, obsédé par des soucis financiers et affectifs gravissimes... il suffit de descendre dans la rue et de voir un joli brin de fille dont on devine les seins à travers le t-shirt, et whoosh, le désir nous envahit, nous transporte ! »

Ou encore G., mon compagnon : « Tout ce qu'on peut faire, c'est décider de ne pas y aller. Mais si on y va, si on voit, il n'y a *rien* à faire. Strictement rien. »

Depuis un bon moment déjà, la théorie du genre fait des ravages en France : non seulement elle conforte la puissante tendance des intellectuels à demeurer aveugles et sourds aux réalités les plus rustiques de l'existence animale sur terre, singulièrement l'enfantement, mais de plus, décrivant les rapports hommes-femmes exclusivement en termes de « pouvoir », de « domination », de « construction » et de « mythe », elle finit par rendre incompréhensibles les faits les plus simples. Si je n'avais à cœur de faire cesser la funeste tradition qui nous fait attribuer aux animaux nos propres défauts, je dirais que cette théorie nous rend « bêtes » ; disons donc quelle nous rend *ignorants*.

Nous oublions notre mortalité, notre fragilité, notre fécondité, notre lien aux autres espèces et à la planète que nous habitons. Nous sommes tellement coupés de nos instincts que nous oublions à quoi ils servent. Tout comme on peut discourir à l'infini sur les pratiques humaines en matière de nourriture sans évoquer ne serait-ce qu'en passant le fait qu'il faut manger pour survivre, de même on s'abstient de mentionner qu'au départ les hommes regardent les femmes dans le but d'évaluer leur fécondité (c'est bien la raison pour laquelle ils ne me regardent plus !).

« Mais enfin, s'exclameront certains hommes, la dernière chose à laquelle je pense quand je mate une fille, c'est à la mettre en cloque ! » Voilà l'orgueil humain : naïvement, et avec la meilleure foi du monde, on est persuadé de savoir ce que l'on fait et de faire ce que l'on veut. En approchant une guenon pour copuler avec elle, le chimpanzé non plus ne songe pas aux rejetons qui résulteront de l'acte. Il ne se dit pas : « Tiens, voilà une bonne guenon dont les gènes pour-

raient avantageusement se combiner avec les miens. » De même, les hommes qui fréquentent des boîtes de nuit avec *lap dancers* seraient étonnés d'apprendre qu'ils donnent dix fois plus de pourboires aux filles en période ovulatoire.

Dans les rues de nos villes, sauf à porter le voile intégral, toute fille ou jeune femme subira la pression du regard, agréable ou désagréable, de l'homme sur son corps. Que l'homme en question soit un inconnu ou un proche, elle tiendra compte de ce regard d'une manière ou d'une autre et cela la séparera d'elle-même. Elle deviendra gauche... roulera les mécaniques... fera semblant de rien (et l'homme la verra alors faire semblant de rien, et elle le verra la voir faire semblant de rien, etc.)... Le cours de sa pensée sera constamment interrompu. Or un humain n'a pas le même sentiment de soi, pas la même expérience de la vie, selon qu'il est ou non forcé à penser à son corps dès qu'il se trouve en public. Beaucoup de jeunes femmes ne pensent plus qu'à ça.

Le harcèlement soulève en fait le dilemme central de l'humanité : la difficile conciliation entre notre état animal et notre aspiration aux droits et aux libertés individuels. Ces derniers temps, on a souvent entendu que pour résoudre le problème il fallait repenser l'éducation des enfants. Bien sûr ! Il faut décourager le machisme et les stéréotypes dès la petite enfance mais, à mon sens, surtout à l'approche de la puberté. Hélas, après avoir inspiré à toutes les sociétés de l'Histoire humaine des rites de passage de la plus haute importance, l'âge nubile est passé entièrement sous silence par nos sociétés laïques. Pourquoi ? Parce que c'est justement à cet âge que deviennent flagrantes les différences liées à la destinée reproductrice des deux sexes. Soucieux de promouvoir l'égalité, nous ne savons pas quoi dire au sujet de ces différences.

Or à la faveur de notre silence gêné se produisent des ravages. Dans les interstices de notre candeur se glissent l'oppression, l'exploitation, l'horreur.

4. La digue de la prostitution

Pour exprimer leur indignation devant le harcèlement dont elles ont fait l'objet, de nombreuses femmes s'exclament : « Il m'a traitée comme une pute ! » Le tsunami de #MoiAussi ne sera vraiment utile que s'il fracasse la digue de la prostitution et nous amène à prendre conscience du fait que *personne ne naît pour être pute* ; personne ne rêve, enfant, d'exercer ce métier, ni, adulte, de voir son enfant l'exercer. Une forte proportion de travailleurs et travailleuses du sexe ont enduré dans leur jeunesse des violences physiques ou psychiques ; si l'on est contre l'abus et le harcèlement, comment être pour la prostitution et la pornographie ?

Pensez aux employés qui peuvent dire de leur patron : « Il me traite comme un esclave ! Je ne suis pas son esclave ! » Alors que pendant plusieurs siècles l'esclavage était acceptable aux yeux des Européens et

IL VOUS MANQUE DES NUMÉROS ?



Commandez-les en ligne !

www.inconvenient.ca

des Nord-Américains, aujourd'hui nous sommes épouvantés par les images montrant la vente des migrants en Libye ou, jadis, le lynchage, la mutilation et l'humiliation des esclaves kidnappés en Afrique pour être déportés au Nouveau Monde. Nous sommes convaincus que l'esclavage en tant que tel bafoue toutes nos valeurs liées au respect de l'individu. Ne faudrait-il pas rêver d'un avenir où les films *hard* susciteraient la même incrédulité ?

Certes la violence sexuelle a toujours hanté l'inconscient humain (on n'a qu'à songer aux tableaux de Bosch ou aux sculptures en haut-relief de l'Enfer sur les façades des cathédrales) ; elle surgit très probablement de notre conscience de la mortalité. Toutes les sociétés humaines ont trouvé important de la contenir, de la sublimer, d'en détourner l'attention sauf à des moments précis (carnaval ou autre). Aucune, avant la nôtre, n'a cru utile de la magnifier, de la ressasser et de l'exacerber : au lieu de tourner une scène de viol en réunion avec dix hommes, on va en tourner une avec cent...

Or la pornographie n'est pas un phénomène éternel et inamovible, c'est un phénomène historique. Dans le deuxième tome de *Vernon Subutex*, Virginie Despentes nous fait entrer dans la tête de son personnage Patrice : « [...] il déteste le porno. Ça l'avilit. Il n'a pas envie de bander en regardant des femmes se rabaisser au rang de chienne, et pourtant il bande, et ça lui remplit la tête de saletés dont il n'a pas l'usage. On ne lui demande pas son avis : on lui met du porno sous le nez, tout le temps. Ça le dérange. [...] Lui se sent sali par la pornographie. Il se sent abusé, mais il va s'en plaindre à qui ? Les bonshommes, ils doivent supporter tout ce qu'on leur impose sans jamais la ramener avec leur sensibilité. On part du principe qu'ils sont forcément partants. Personne ne se demande si ça leur plaît de se faire choper par les couilles à tout bout de champ [...]. La masculinité, c'est "bande et raque" sans alternative » (tome II, p. 72). Il est rare d'entendre une voix d'homme s'élever contre cette manipulation de son corps... Pourquoi faut-il que ce soit une femme qui le dise ?

Certes la pornographie a à voir avec la solitude des hommes, leur angoisse existentielle, leur « misère sexuelle »... Mais, loin d'apaiser ces maux, elle les *instrumentalise* et les *reconduit*. Comment ne pas s'inquiéter du fait que, pour une forte proportion de garçons chez nous aujourd'hui, les images sexuelles violentes constituent la première (et parfois l'unique) éducation sexuelle ? Le fait d'avoir de la sympathie pour les acteurs ou les consommateurs de la pornographie, et de comprendre ce qu'ils y cherchent, ne doit pas nous empêcher de nous demander *qui a intérêt à ce que ces films se fassent*.

5. Harcèlement et capitalisme

La question qu'il faudrait poser n'est donc pas : comment punir à la hauteur de leur crime les innombrables et horribles machos aux mains baladeuses ? mais : à quoi est due l'épidémie de harcèlement sexuel – y compris *et peut-être surtout* dans nos sociétés libertaires – à l'heure actuelle ? À mon sens, la réponse tient en un mot : néo-capitalisme.

Ce sont les industries qui tirent des bénéfices faramineux du resurgissement de la jungle. Cinéma, publicité, jeux

vidéo, armes à feu, produits de beauté, mode, accessoires de luxe, pornographie, produits de régime, chirurgie esthétique : toutes ces industries jouent sur notre vulnérabilité extrême à l'endroit du sexe. Partant de nos désirs et besoins innés, instinctuels (celui des filles d'être belles et celui des garçons d'être forts), elles les manipulent et les transforment en dépendances. Elles renforcent et reconduisent des clichés qui nous touchent aux tripes pour la bonne raison qu'ils viennent du fond des âges, et que deux petits siècles de concepts généreux et de principes égalitaires ne suffisent pas pour défaire des millions d'années d'évolution de notre génome. Elles déclarent aux habitants de toutes les villes du monde : « Regardez, hein ? Ça fait envie, n'est-ce pas ? Pourquoi ce ne serait pas pour vous aussi ? » – et ça marche, excitant un désir diffus (« Ah ! on peut être un mec comme ça ! une fille comme ça ! Il suffit de... »), indéfiniment frustré donc renouvelable. Une publicité qui, pour vendre une voiture, drapée une très belle femme sur le capot transmet deux messages. Aux hommes elle dit : « Si vous achetez la bagnole, la nana viendra avec » ; aux femmes : « Ne sortez qu'avec un mec qui peut s'offrir cette bagnole-là. » Et quand, stimulés du matin au soir par des images de belles femmes nues ou à demi nues, les hommes ont un geste déplacé (que n'auraient pas eu leur père ou leur grand-père, « inhibés » par les commandements religieux et le regard des proches), nous leur tombons dessus : *Mais enfin ! De quel droit... ?*

En clair, en ôtant les freins posés au désir masculin par des structures religieuses « surannées » et en les remplaçant par le laisser-faire économique, nous n'avons pas fait grand-chose d'autre que de démocratiser le droit de cuissage. Pour le dire en une phrase, en l'espace d'un petit siècle nous sommes passés de l'interdiction de l'érection à sa provocation perpétuelle.

Il faudrait se réveiller. Même si nous adorons nous pavanner devant les autres civilisations en nous vantant de notre liberté sexuelle et en leur reprochant leurs mœurs rétrogrades, répressives, nous ne sommes pas libres – ni les filles ni les garçons. La seule chose qui soit libre là-dedans, c'est le marché. Il n'est sans doute pas très utile de repenser l'éducation sans repenser en même temps la société de consommation, sans critiquer l'instrumentalisation du corps (masculin ou féminin) dans le but de vendre des produits, sans mettre de sévères limites à la tendance qu'ont les mâles alphas à s'arroger éhontément non seulement les fesses des femelles, mais les ressources de la planète. ■

1. Message publié par un homme sur le blogue de la journaliste américaine Susannah Breslin, « Pourquoi les hommes hantent-ils les boîtes de strip-tease ? ».